

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les activités théâtrales québécoises, automne 1975

André Dionne

Volume 1, Number 1, March 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, A. (1976). Les activités théâtrales québécoises, automne 1975. *Lettres québécoises*, 1(1), 16–18.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les critiques théâtrales se font au fil des jours sans que naissent véritablement la réflexion, pourtant nécessaire, sur notre vécu collectif. Cette chronique sur les activités théâtrales québécoises tentera donc de dégager les lignes de force de cette marche quotidienne que nos directeurs de théâtres, nos auteurs et nos comédiens essayent de poursuivre à travers des saisons houleuses et parfois même difficiles.

L'automne 75 semble marquer un tournant dans la dramaturgie québécoise. Comme la décennie 60-70 avait donné naissance à une dramaturgie authentiquement québécoise en nous révélant des auteurs tels Dubé, Loranger, Tremblay et que les années 70-75 n'ont fait que pasticher les mêmes thèmes, le renouveau viendra désormais de la forme. L'imagination prodigieuse d'un Jean-Claude Germain apparaît alors comme le seul trait original et parfois j'oserais dire génial de notre théâtre actuel. Mais il restera toujours le théâtre traditionnel et post-freudien qui ne manque pas d'attirer les foules et de remporter des succès souvent bien mérités comme *Equus* de Peter Shaffer.

Même si la présentation de cette première mondiale francophone demeure un événement majeur de la saison, un des plus beaux moments fut *Le Temps d'une vie* de Roland Lepage. Pour la première fois, nos racines s'ennoblissent, c'est la découverte de notre universelle paysannerie. Rosanna Guillemette devient avec la brillante interprétation de Murielle Dutil, notre mère aimante et amante d'une vie simple et authentique. Le temps d'une vie de la naissance à la mort, le temps d'une histoire d'amour racontée dans une langue campagnarde d'une rare vivacité où l'on prend plaisir à déplier les mots comme des courtes-pointes. Lepage nous met constamment en état d'équilibre entre le dit et le ressenti, nous redonne une façon naturelle de parler. Les mots ne choquent plus, au contraire, ils nous attirent par leur sonorité et leurs images porteuses de vibrations profondes et charnelles.

On essaie continuellement de percer ce temps qui bascule entre le dehors et le dedans. Toute la richesse de cette pièce réside dans cette dichotomie même s'il "Faut

Le théâtre qu'on joue

LES ACTIVITÉS THÉÂTRALES QUÉBÉCOISES, AUTOMNE 1975



LE TEMPS D'UNE VIE

une pièce de roland lepage

du 11 septembre au 12 octobre

1297 rue papineau

523-1211

PHOTO: DANIEL KIEFFER

ben finir par se faire une raison". N'est-ce pas là toute notre histoire collective restituée et assumée au ras de la terre. C'est au niveau de ce champ (chant) ensemencé d'espoir et de défaites que sourd la chaleureuse mise en scène d'André Pagé. Avec quelle noueuse main de paysan ne réussit-il pas à rendre palpable le texte et le non-texte.

Le Temps d'une vie devient alors cet instant de nuance intuitive et cérébrale qu'on atteint seulement en état d'amour théâtral. Et le Théâtre d'Aujourd'hui semble encore capable de susciter ces rencontres, ces histoires d'amour entre un auteur, un metteur en scène et des comédiens.

Le Théâtre Populaire du Québec n'est pas toujours aussi heureux dans ses choix. *Une soirée en octobre* d'André Major n'arrive pas à nous émouvoir. L'auteur nous amène dans un petit hôtel de campagne. La danseuse est là avec l'habitué, le patron-député et le touriste terroriste. À l'arrière plan et dans la tête des gens, les événements d'octobre et la peur.

On regarde froidement ce spectacle parce que la jointure entre le texte et sa représentation grince continuellement. La mise en scène toute brechtienne d'un Jean-Guy Sabourin, même si elle s'avère un exercice de style des plus intéressants, ne crée pas la distance voulue pour une prise de conscience lucide et sans ambiguïté. On se rend compte que l'intuition et l'émotion ne se cérébralisent pas.

Et puis au sujet de cette fameuse crise d'octobre, je crois qu'il sera toujours difficile de faire une pièce de théâtre d'un show, un portrait d'une caricature, et une mise en scène d'une mise en situation. Ça sent la copie d'un scénario auquel tout le monde a déjà participé sans être consulté.

Comme impact social, le montage de la trilogie d'Arnold Wesker — *Soupe au poulet et à l'orge*, *Racines* et *Je parle de Jérusalem* — m'apparaît beaucoup efficace. *Il faut être fou pour pleurer* devient une tentative de compréhension du pays à partir de soi et de ses racines. On voit et on se reconnaît. Les étiquettes se collent et s'accollent sur les gens et les systèmes politiques en présence.

Cette chronique de l'époque de

la grande noirceur devient la plus lumineuse interprétation de nos agissements actuels. On s'aperçoit que les valeurs ne se sont pas encore transformées en profondeur et que l'idéologie socialiste reste toujours difficile à implanter dans nos campagnes.

Mais le drame humain domine le politique. Chacun essaie de se trouver des raisons de vivre, de développer une passion pour la vie. L'auteur nous met en présence d'une immense fresque campagne et citadine où le doute devient la seule vérité, où chaque génération remonte à sa façon les rêves écroulés. La mise en scène très nuancée de Monique Lepage apporte à cette pièce toute la dimension humaine du rêve confronté à la réalité.

Il faut être fou pour pleurer amène le Théâtre Populaire du Québec au carrefour de ce qui pourrait être sa vocation nationale. Après les deux dernières saisons creuses de cette compagnie, il ne reste qu'à souhaiter que ce souffle nouveau continue de l'animer.

De son côté, le Patriote demeure le seul théâtre de poche professionnel pour lancer les nouveaux auteurs québécois. La découverte de cet automne est Gaby-Déziel Hupé. Elle demeure dans la région de l'Outaouais et elle a déjà plusieurs pièces à son crédit dont *Les Mutilés* et *Les Maquerelles*. Ses thèmes sont traités avec humour et fantaisie et la critique sociale se dessine à l'arrière plan. Gilles Provost, metteur en scène de la plupart des pièces de l'auteur, réussit à valoriser ces textes et le spectacle séduit.

Toujours au Patriote, il faut souligner une reprise importante, *Dis-moi qu'y fait beau, Méo* de Jaqueline Barrette. Un auteur qui dénonce les choses avec humour. Une galerie de personnages généreux et tendres aux prises avec les difficultés de la vie. Bref, un texte d'une spontanéité désarmante.

On retrouve cette même jeunesse au théâtre de 4 Sous, rendez-vous idéal pour connaître nos jeunes comédiens qui donnent au *Bonhomme 7 heures* de Michel Garneau, toute la fraîcheur voulue. De par les thèmes mêmes, comment ne pas se croire sur le parvis d'une cathédrale. Les curés, les bonhommes 7

heures nous ont si bien dressés que nous avons transporté notre sacralité jusque dans les fonds de cour. Il nous reste maintenant à l'exorciser.

Depuis que "toute s'en va toute chez l'diable" les enfants ont peut-être pris conscience de leur impotence. Ce sont eux qui peuvent dire que "la vie est belle dans vie". Et lorsqu'on n'a plus cette naïveté, on entend la vie est belle d'envie. Quelle société peut nous avoir déformés ainsi...

C'est peut-être mon petit bonhomme 7 heures qui m'a suggéré d'entendre mal. On a encore peur de prendre la vie par la queue et de la tirer à soi. Garneau s'y met et il réussit très bien.

Pour certains, le mélange des genres que l'on retrouve chez Garneau, les laisse perplexes. Personnellement j'entends encore le *Panneau réclame* de la Nuit de la Poésie, mais c'est la route poursuivie depuis ce temps qui devient importante. Cette recherche de musique vocale mariée à l'instrumentale nous donne d'heureux "moments", certainement les plus beaux parmi les comédies musicales présentement à l'affiche. Avec des moyens restreints, *Le Bonhomme 7 heures* fait des merveilles.

Mise en mots Michel Garneau
Mise en musique André Angelini
Mise en scène Roger Blay

Miser sur eux et vous allez certainement gagner!

Pour continuer le jeu, disons que le grand perdant s'appelle *Noé*. Son arche n'arrive pas à démarrer. Le vent qui souffle dans ses "rideaux verts" n'a pas la force voulue pour franchir la rampe.

À Théâtre du Nouveau Monde le bateau est plus gros. Le Trident, le Théâtre du Nouveau Monde et le Centre National des Arts financent la production *Marche, Laura Secord*. On nous en met plein les yeux. Un spectacle de décors et de costumes. Qu'est-ce qu'on raconte? Ah! j'oubliais! Les éternelles rengaines sur l'américanisation. Ça fait bien. Ça se prend bien. C'est comme du chocolat Laura Secord. Quand vous gagnerez un peu plus, que vous aurez un peu plus de goût (?) vous irez peut-être vous aussi magasiner chez Laura. Vous aurez un vaste choix: la crise d'octobre, le multiculturalisme, les pauvres Indiens, etc. mais

en attendant contentez-vous d'admirer les plantes en plastique du shopping center. Quelle parodie!

C'est vrai que les Français continuent encore d'imiter les films policiers américains. Nous, on essaie de parodier les comédies musicales américaines. On est peut-être encore plus français qu'on ne le croit.

De cette façon, la diva de Jean-Claude Germain nous répondrait probablement qu'elle se sent à l'aise sur n'importe quel continent... ou presque. Un personnage formidable que cette Sarah Ménard interprétée par Nicole Leblanc.

Germain nous en parle à sa façon dans son communiqué officiel: "Conçue comme un gigantesque court-circuit permanent entre l'opéra, le rock n'roll, la musique tzigane, les hommes, le couvent, les relations amoureuses, la ville, la campagne de l'Europe, *Les hauts et les bas d'une diva* raconte l'histoire d'une fille game et wide open, Sarah Ménard, qui est à l'aise dans sa peau de diva, à condition qu'on la reconnaisse dans la rue."

"Illustration vivante du destin québécois qui, à ses yeux, ressemble beaucoup plus à canne de macédoine qu'à un p'tit pain noir, Sarah Ménard fait, entre deux avions, le vide de ses souvenirs italo-franco-américano-québécois comme d'autres font le plein de leurs malheurs domestiques et familiaux. Prima donna, diva new look et fille d'en bas de la côte sans complexes et sans apprêts, elle se promène allègrement le temps d'un spectacle, dans ses vies et ses cultures."

On sort du théâtre émerveillé d'avoir vu une personne bien dans sa peau. Sarah nous a parlé d'elle sans se soucier de son apparence ou de ses complexes. Enfin, un personnage authentique.

Joué pour la première fois en 1974, cette pièce demeure encore cette année la meilleure de la saison. Jean-Claude Germain y a mis toute son imagination débridée.

LES HAUTS ET LES BAS



D'LA VIE D'UNE DIVA

du 30 octobre au 14 décembre • 1297 rue papineau • rés. 523 1211

PHOTO: DANIEL KIEFFER

Il donne à la comédie québécoise son droit de cité. Avec la diva, on cesse enfin de regarder et de chérir sa plaie.

L'automne 75 marque un pas. On commence à rire. On recherche

de nouvelles voies dans la comédie musicale. Des jeunes comédiens, de nouveaux auteurs prennent la relève, c'est sans doute l'annonce du "temps d'une vie" nouvelle.

André Dionne